

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 70 (1925)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Artilleries comparées  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-340879>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Artilleries comparées.

En complément de l'article *Doctrines tactiques* paru dans la livraison de janvier, et de l'examen des mérites respectifs des artilleries allemande et française pendant la dernière guerre, il est intéressant de se référer à une récente étude de la *Revue militaire générale* (livraison du 15 novembre 1924), publiée sous la signature du chef d'escadron d'artillerie F. de Castelnau. L'auteur s'est demandé ce que les Allemands ont pensé de l'artillerie française, pendant et tout de suite après la guerre. Il ne s'adresse qu'à des documents et à des écrivains dont l'impartialité lui paraît, pour diverses raisons, à l'abri de tout soupçon.

Dans son ouvrage *Le Grand état-major pendant la guerre européenne*, le général von Kuhl est très catégorique en ce qui concerne l'artillerie de campagne. Il constate que, tant pour la construction du matériel que pour les méthodes de tir, les Français avaient l'avance. En général, les jeunes artilleurs allemands étaient gagnés aux théories françaises, mais les règlements ne les suivaient que lentement. « Au cours de la guerre, dit-il, on a pu se rendre compte que nous avons bien des choses à apprendre de l'artillerie française ». Et plus loin, parlant du matériel, il ajoute : « La guerre a une fois de plus confirmé l'expérience de toutes les campagnes : en temps de paix, on s'attache à la mobilité ; à la guerre, le rendement balistique prime la légèreté du matériel. Le canon français était supérieur au nôtre, nous en avons fait la dure expérience. »

Dans ses *Artilleristische Monatshefte*, le général Rohne n'est pas moins catégorique. Il écrit (mai-juin 1919) :

« L'artillerie française avait adopté bien avant l'artillerie allemande la fusée à double effet, la poudre sans fumée, l'obus explosif et le canon à long recul sur l'affût, qui, grâce à son rendement balistique, à la forte charge de son projectile, et surtout grâce à sa hausse indépendante, présentait de grands avantages sur le canon de campagne allemand. Les Français

ont également utilisé de très bonne heure les ogives effilées et les culots tronqués, en vue de diminuer la résistance de l'air. Avant nous, ils se sont rendu compte des importantes conséquences que ces nouvelles inventions entraînaient au point de vue de l'organisation et de l'emploi de l'artillerie ; ils en ont déduit que les positions défilées s'imposaient, et ont adopté les procédés de tir appropriés ; l'artillerie allemande ne les a suivis qu'avec hésitation. Ils ont de bonne heure abaissé de 6 à 4 le nombre des pièces d'une batterie, estimant avec raison que quelques canons à tir rapide bien approvisionnés font plus de besogne qu'un grand nombre de canons insuffisamment approvisionnés. Ils ont étudié à fond les difficultés que présente la mise en direction dans les positions défilées et le problème de la masse couvrante. Ils s'attachaient tout particulièrement à préparer le tir en vue d'une ouverture de feu par surprise et à arriver le plus tôt possible au tir d'efficacité. Ils avaient reconnu que ce n'est qu'exceptionnellement que ce dernier tir pourra prendre la forme d'un tir de précision, et qu'il vaut mieux couvrir rapidement le terrain d'une pluie de fer. Les Français enfin avaient appliqué avant nous la méthode des réglages fusants. »

Le général Rohne conclut que si, en présence de la supériorité des artilleurs de campagne français, l'artillerie allemande a tout de même put tenir le coup, elle l'a dû à son artillerie lourde.

Le commandant de Castelnuovo se demande dès lors comment il s'est pu faire que des hommes qui avaient vu si faux pour l'artillerie de campagne, aient vu si juste pour l'artillerie lourde. Ce phénomène s'explique par deux raisons : l'une est que l'artillerie lourde et l'artillerie de campagne ont constitué, en Allemagne, « deux armes tout à fait distinctes, entre lesquelles n'existait aucune compénétration, et qui se sont développées indépendamment l'une de l'autre. Or, tandis que l'artillerie de campagne dédaignait les questions scientifiques et demeurait obstinément attachée à des méthodes surannées, l'artillerie lourde s'était efforcée, non sans succès, de développer l'instruction mathématique de ses officiers et de les intéresser aux questions de tir. »

La seconde explication, « à coup sûr inattendue », est que l'artillerie lourde allemande n'a pas été l'œuvre des artilleurs, mais de deux officiers généraux étrangers à l'arme : le général de Waldersee, un fantassin, et le maréchal de Schlieffen, un cavalier ; « et que non seulement les artilleurs n'ont participé en rien à sa création, mais même que jusqu'au dernier moment ils s'y sont opposés de tout leur pouvoir. »

M. de Castelnau invoque à l'appui de son dire le témoignage du général Freytag-Loringhofen, — dont la mort récente a été commentée par notre chroniqueur allemand, ce qui permet à nos lecteurs d'apprécier la valeur réelle du témoignage. Celui-ci a été tiré de l'ouvrage *La vie et l'œuvre du général comte de Schlieffen* :

« La tâche où le comte de Schlieffen a rencontré le maximum de difficultés a été l'organisation de l'artillerie lourde de l'armée, telle qu'elle existe aujourd'hui. Les débuts de cette arme remontent au temps où le comte de Waldersee occupait le poste de chef d'état-major de l'armée... Mais en fait on s'était borné, à cette époque, à augmenter la mobilité des petits trains d'artillerie de siège destinés à l'attaque des forts d'arrêt, et à prévoir la possibilité d'utiliser éventuellement pour d'autres tâches quelques batteries attelées de ces formations. Mais lorsque le comte de Schlieffen voulut obtenir que toute l'artillerie à pied qu'on pouvait rendre disponible fût en état de participer non seulement à l'attaque des forts d'arrêt, mais aussi à l'exécution de n'importe quelle autre mission sur le champ de bataille, il se heurta à des résistances croissantes et générales.

« Les difficultés émanaient en première ligne des divers services de l'artillerie au ministère de la guerre. L'état d'esprit qui régnait alors dans ces sphères peut être caractérisé par une note marginale, suivie de trois points d'interrogation et de trois points d'exclamation, qui figurait sur un mémoire du Grand état-major, que le ministère de la guerre venait de retourner après en avoir pris connaissance. Cette note, dont l'auteur était un officier qui a fait plus tard une belle carrière, était ainsi conçue : « Le chef d'état-major de l'armée prétend-il transformer une artillerie à pied en troupe de campagne ? » Le comte de Schlieffen s'était contenté d'écrire au-dessous,

également en marge, cette simple et claire réponse : « Parfaitement ». A cette époque-là, en effet, l'artillerie à pied ne faisait pas partie des troupes de campagne proprement dites, mais de l'armée sédentaire et d'autres formations analogues. Un peu plus loin, le même mémoire réclamait pour l'artillerie lourde une pièce moderne en acier, et une nouvelle note marginale répliquait que le bronze suffisait parfaitement.

« En dépit de la résistance de ses services, le ministère de la guerre finit par se rallier à une grande partie des desiderata du comte de Schlieffen ; et il est juste d'ajouter que lorsque la commission d'expériences de l'artillerie eut été chargée par le ministère de réaliser une pièce du type indiqué, elle alla droit au but, et réussit avec une remarquable rapidité à proposer pour l'artillerie lourde un obusier d'acier qui a pendant longtemps été considéré comme une pièce modèle.

« L'artillerie de campagne, elle aussi, commença par faire grise mine, lorsqu'elle vit que l'artillerie à pied, qu'elle avait toujours traitée en parent pauvre, allait à son tour réclamer sa part du gâteau. Sa mauvaise humeur était d'ailleurs compréhensible, car il était fort désagréable pour elle d'entendre continuellement répéter que l'artillerie de campagne n'était plus en état de remplir sa tâche à elle seule, et qu'elle avait besoin d'être secondée par l'artillerie lourde...

» Mais les pires résistances provenaient de l'artillerie à pied elle-même ; cette arme ne comprenait pas à quel point cette action vivifiante allait contribuer à son développement, et, parmi ses officiers, ceux qui avaient atteint un certain âge se confinaient dans une attitude sceptique et hargneuse. Le comte de Schlieffen a souvent manifesté son étonnement de cette hostilité à laquelle il se heurtait dans l'artillerie elle-même. »

De cette circonstance, et du fait que de l'aveu des Allemands eux-mêmes l'artillerie lourde française n'a pas tardé, au cours des hostilités, à regagner l'avance de l'adversaire, le commandant de Castelnau conclut à une supériorité fondamentale des artilleurs français, ce qui l'amène à en rechercher la raison.

Ce n'est pas une question de matériel puisque les matériels

lourds construits par l'industrie finirent par être, de part et d'autre, sensiblement équivalents et que le 75 à lui seul n'explique pas une rupture d'équilibre si durable. La raison ne réside pas non plus dans le personnel subalterne ; dans ce domaine aussi il y a équivalence ; le soldat d'artillerie allemand possède autant que le soldat français les qualités qui font le bon canonnier.

Restent à comparer les corps d'officiers, ce qui conduira à l'explication cherchée. En France, le corps des officiers d'artillerie est sélectionné, spécialisé et reçoit une instruction technique, et non seulement tactique, complète. La France possède deux écoles d'officiers, « dont l'une chargée de fournir à l'artillerie des officiers doués de l'esprit scientifique et de drainer dans l'armée toute une catégorie d'hommes de valeur qui, sans elle, se seraient tournés vers d'autres carrières. » En Allemagne, l'école unique fournit à tous les officiers la même instruction première, après quoi le régiment leur procurera les connaissances particulières nécessaires à leur arme. Or, on ne saurait ne pas remarquer la rareté des grands chefs que l'artillerie a donnés à l'armée allemande. Ils sortent presque tous de l'infanterie, ou de la cavalerie. L'artillerie n'a pas profité, pour le recrutement de ses officiers, de l'essor industriel du pays qui, cependant, orientait de si nombreux jeunes gens vers l'étude des sciences pures ou appliquées. « C'est ce manque de culture mathématique qui explique l'incompréhension et même la répulsion qui se sont manifestées dans l'artillerie allemande, chaque fois que ses chefs lui ont demandé d'utiliser et de mettre en pratique les découvertes de la science moderne. » Intellectuellement, elle n'a pas été à la hauteur des autres armes.

Dans le même ordre d'idées, le commandant de Castelnau relève la scission existant en Allemagne entre ceux qui fabriquent le matériel et ceux qui l'utilisent. Les contacts demeurent faibles et lointains entre les régiments et les éléments constructeurs. « Aux premiers il manquait la science, aux seconds, l'expérience ». Il en appelle sur ce point encore à un témoignage allemand, celui du général Rohne : « Dès 1913, a écrit ce dernier, j'ai soutenu que c'est en raison du

faible niveau scientifique de ses officiers que l'artillerie de campagne allemande a vu l'artillerie française prendre le pas sur elle, et qu'il faudrait des efforts très sérieux pour rattraper ce retard... Depuis que l'industrie privée fournit à l'armée son matériel, le rôle de l'officier technicien a changé. Il n'a plus à établir lui-même des projets de canons, de projectiles, d'affûts, etc., mais il doit être suffisamment familiarisé avec la technique pour ne pas lui demander des impossibilités, et aussi pour porter une appréciation exacte sur les propositions qu'elle lui soumet. Cela suppose d'ailleurs des connaissances très sérieuses, et je pourrais citer des cas où des officiers occupant des postes qui exigeaient une bonne formation technique ont formulé des exigences irréalisables, ou bien ont rejeté des propositions tout à fait logiques et qui, du reste, ont été acceptées très peu de temps après...

» Au début de la guerre, l'artillerie de campagne française était incontestablement supérieure à l'artillerie de campagne allemande ; *elle le devait principalement à la supériorité de la formation mathématique et scientifique que possédaient ses officiers d'un grade élevé, lesquels provenaient presque exclusivement de l'Ecole Polytechnique.* »

Tout cela est intéressant à observer, en Suisse aussi bien qu'ailleurs. Il est clair que des circonstances particulières nous placent dans une situation spéciale et délicate ; nous sommes essentiellement dépendants de l'étranger pour tout ce qui concerne la construction de nos matériels. D'autre part, notre recrutement nous permet d'utiliser des éléments qui peuvent se familiariser avec les connaissances scientifiques nécessaires et nous pouvons par conséquent former un corps d'officiers qui, autant que le régime des milices le permet, est apte à profiter, du point de vue technique, des études poursuivies ailleurs. L'important est de convaincre chacun des nécessités de l'arme pour y orienter les esprits vers son plus judicieux emploi.

Ce qui nous amène à reproduire une observation d'officiers d'artillerie de forteresse, — c'était avant la guerre européenne, — au sujet de l'esprit qui leur paraissait régner dans l'artillerie de campagne. Chez nos camarades officiers de la campagne,

---

disaient-ils, nous sommes toujours un peu surpris de constater l'intérêt pour les chevaux l'emporter sur celui qui, pour nous, revient au tir. Quand nous songeons à l'effort qu'exige la constitution d'un stock de munitions à la montagne, lorsqu'il faut hisser des projectiles, un par un, à de hautes altitudes, à dos d'homme, nous sommes portés à attribuer au tir l'importance que nos camarades de la campagne réservent plutôt à leurs attelages.

Peut-être trouve-t-on ici, sous une autre forme, la remarque formulée par le général von Kuhl au sujet de la mobilité, que l'on tend à mettre au premier rang pendant la paix, et des exigences balistiques qui le reprennent quand vient la guerre.

